

CHAPITRE II

Marchands mémorialistes

Bonaccorso Pitti et sa « Cronica »

Bonaccorso Pitti est un autre maître dans le « genre » des *Ricordi*. De la même génération que Giovanni di Pagolo, il a composé des *Mémoires* — improprement appelés *Chronique* — qui prennent comme le relais dans le temps de ceux de Morelli ¹⁵². De formation et de culture à peu près identiques, descendant d'une lignée à peine plus ancienne et plus riche, Pitti a pourtant une personnalité et des préoccupations toutes différentes de celles de son concitoyen. Son livre s'en ressent : le ton et le langage de la *Cronica* n'ont rien de commun avec ceux des *Ricordi*. La famille marchande produit des enfants et des écrivains qui ne se ressemblent pas.

Morelli est un *mercator* tel qu'on l'imagine en une période d'économie contractée : prudent pour ne pas dire timoré. Mieux : il fait de la prudence et de la mesure des normes de vie sinon même des idéaux. Pitti, au contraire, est un aventurier. Il a couru le monde et il s'en vante. Il a pleinement conscience de son originalité lorsqu'à la fin de sa vie, il énumère avec orgueil ses voyages et en retrace l'itinéraire. Il se considère comme singulier quand il se remémore ses prouesses de cavalier dévoreur de milles, ou quand il évoque un compagnon de voyage qui ne connaissait que Florence et son *contado* : « Je partis de Florence le 20 juillet 1396, écrit-il, et me rendis à Paris par la route de Lombardie, à grand péril pour la mission que m'avait confiée nos Seigneurs. J'emmenai avec moi ser Vanni Stefani, secrétaire de l'ambassade. Ce me fut une grande peine que de le conduire à Paris, parce qu'il n'avait pas l'habitude de chevaucher et n'était jamais sorti de Florence ¹⁵³ ».

Bonaccorso n'est donc pas de ces bourgeois de la fin du Trecento qui n'ont jamais franchi les portes de leur cité. A l'âge de dix-huit ans, il a déjà quitté Florence et, jusqu'à sa maturité, il demeure presque sans interruption à l'étranger. Il a à son actif quinze voyages à Paris, par tous les itinéraires possibles ; il connaît la Normandie, l'Aquitaine, la Provence, la Bourgogne et la Savoie. A cinq reprises il est allé aux Pays-Bas pour y faire quelque trafic ou y guerroyer en compagnie des Français. Il a franchi la Manche par deux fois pour se rendre à Londres. Il connaît encore Bude et Zagreb, Munich, Heidelberg et Mayence. Faut-il ajouter qu'il s'est rendu deux fois à Rome et que ses randonnées dans le Nord de la Péninsule ne se comptent plus ? C'est là un très honorable bilan, qu'il étale avec orgueil lorsque, vieillissant, il revit mélancoliquement par la pensée les aventures de sa jeunesse.

A première vue, Bonaccorso n'apparaît pas florentin, mais cosmopolite : un de ces marchands grands voyageurs qui, dès les associations du Duecento, apportent aux capitalistes leurs connaissances techniques et leur travail, leurs errances à travers le monde. Aussi ne s'étonne-t-on plus de son peu de ressemblance avec Morelli, qui a toujours vécu dans sa cité. Passer une partie de son existence sur les routes témoigne à l'époque d'une force d'âme peu commune. Pitti a connu les embûches des voyages de son temps : chutes de cheval, passages de cols enneigés et de rivières gelées, tempêtes, emprisonnements par représailles sur l'ordre d'États rivaux ou de princes ennemis.

En 1376, Pitti, qui vient d'avoir vingt-deux ans, fait ses premières armes dans le jeu et le commerce international. Parti pour l'Europe centrale avec son patron, il tombe malade et se réfugie chez un compatriote. Isolé et sans argent, il est guéri par les soins énergiques que lui imposent certains marchands allemands et il rétablit sa situation financière grâce au jeu. Avec ses gains, il achète des chevaux qu'il revend en Italie en réalisant de gros bénéfices. Ce n'est pas la première entreprise commerciale de notre homme. Dès l'âge de dix-huit ans, nous l'avons dit, il a voyagé pour affaires en Italie du Nord et en Provence. S'il n'est donc pas un novice lorsqu'il arrive à Bude, il n'est cependant qu'un commis (*fattore*) aux ordres de Matteo dello Scelto Tinghi¹⁵⁴. Il participe à une entreprise originale, qui sort du cadre des trafics habituels des compagnies florentines. Car Matteo travaille en solitaire, cherchant dans le jeu autant que dans le commerce des occasions de profit¹⁵⁵. Aussi bien le jeu peut-il être rapproché de certaines autres formes de trafic. Certains *mercatores* ne jouent-ils pas contre les éléments ou contre les hasards, lorsqu'ils parient « à la

grande aventure » dans les ports¹⁵⁶, ou bien lorsqu'ils jouent, dans les places continentales, sur les naissances de garçons ou de filles dans les grandes familles de la cité¹⁵⁷ ? Ainsi le jeu — duel contre un autre — n'est pas considéré comme une escroquerie : il s'insère dans le cadre des affaires, profitant d'une vogue extraordinaire qui inquiète les prédicateurs et les moralistes du temps¹⁵⁸. En somme, le joueur n'a rien d'un chevalier d'industrie.

Marchand d'un type nouveau, Pitti n'a pas suivi le lent avancement imposé aux débutants par les grandes sociétés. Il ne semble pas avoir reçu une formation intellectuelle et technique spécialisée¹⁵⁹. D'emblée il s'est trouvé mêlé au monde international des affaires et plongé dans l'action. De son propre aveu, il voulait aller chercher aventure¹⁶⁰. Il la trouva dans l'univers mercantile, dont les représentants en Europe centrale sont d'abord vénitiens, allemands et juifs, mais aussi florentins¹⁶¹. Encore : lorsqu'il tombe malade, il gêne le compatriote qui l'héberge. Il est inutile parce qu'inactif : un poids mort. Son destin rappelle un instant celui du ser Cepparello de Boccace.

1377 est l'année des premières entreprises amoureuses de notre jeune homme. Ses amours n'ont rien de « bourgeois ». Car, pour obéir aux ordres de sa dame, Bonaccorso se rend à Rome malgré les combats qui opposent les troupes florentines et papales affrontées dans la guerre des Huit Saints. Notre héros ne rêve pas d'un mariage à la façon de Morelli, qui aurait désiré concilier ses sentiments avec son goût de l'argent et ses ambitions politiques. Il porte ainsi témoignage de la contradiction qui existe chez certains *mercatores* entre l'éthique marchande et le songe chevaleresque. Pitti, clairvoyant, sachant s'adapter, opte pour une morale de la réussite telle que nous aurons à la définir. Mais il éprouve un besoin de prestige, il est à la recherche d'une dignité qu'il croit trouver du côté de l'éthique chevaleresque, pourtant dévaluée et anachronique en Italie. Sa tentative, dépourvue de réalisme, court tout naturellement à l'échec. Elle se déroule dans le cadre raffiné et élégant de la haute société florentine.

En 1378, Bonaccorso prend part dans les rangs des oligarques à la lutte contre les *Ciampi* révoltés, puis il tente avec ses amis de miner le pouvoir des Arts Moyens sortis vainqueurs du soulèvement des « prolétaires ». Ses réactions en face du « tumulte » des ouvriers et du succès temporaire des artisans mettent en relief son esprit de classe¹⁶². Sa participation aux conspirations des patriciens exilés ne le distingue pas davantage de ses pairs. Mais le sang-froid dont il fait preuve lorsqu'il se fourvoie au milieu des forces de police de la Seigneurie, met en évidence l'un des traits les plus originaux de sa personnalité.

Pitti part pour la France en 1379. Il se fait joueur professionnel. Il est d'abord le *facteur* d'un compatriote qui lui fournit des capitaux ¹⁶³. Bailleur de fonds et « technicien » partagent les profits et les pertes, conformément aux exigences de la morale marchande ¹⁶⁴. Pour exercer son industrie, Pitti fréquente les cours princières d'outre-monts. Dans la haute société, il trouve tout à la fois un milieu favorable à ses trafics et un monde qui l'enchanté et satisfait les aspirations que nous avons évoquées plus haut. Il brille par ses qualités de joueur, sang-froid dans la mauvaise fortune ¹⁶⁵ et solidité financière ¹⁶⁶, et prétend rivaliser avec qui lui est supérieur par la naissance (offensé par le vicomte de Montlhéry, il le provoque en duel en pleine cour de France) ¹⁶⁷. Il s'impose comme joueur de profession, sinon même comme organisateur de jeu ¹⁶⁸. Il gagne grâce à la perfection de sa technique. Car il joue en homme d'affaires : sans passion, après calcul et réflexion, en limitant les risques et en les répartissant sur de petites mises ¹⁶⁹, en ne tentant jamais la fortune contraire ¹⁷⁰. Grâce au jeu, il se fait de nombreuses relations et s'introduit dans les cours occidentales. Aussi les rois et les princes — plus tard Florence — lui confient-ils des missions secrètes et des ambassades. Ses entreprises prennent leur essor dans la société internationale des grandes capitales, où triomphent les « Lombards », marchands italiens établis à l'étranger, à l'affût de toutes les occasions de trafics, amis passagers des puissants, méprisés et haïs par le peuple ¹⁷¹.

La plupart des critiques modernes et contemporains qui se sont occupés de Pitti ont tendance à ne voir en lui qu'un aventurier ¹⁷². Certes, les premières aventures de Bonaccorso, telles que nous venons de les évoquer en les replaçant dans leur cadre, laissent transparaître son originalité. Par sa vie et son œuvre, Pitti se distingue sur le fond de terne médiocrité des *ricordanze*. Cependant, là même où il est le plus original, il conserve certaines attitudes et garde un certain langage, qui sont typiques des auteurs des livres de raison.

D'abord, tout comme Morelli ou ser Naddo da Montecatini ¹⁷³, Pitti voit le monde et ses propres entreprises dans le cadre strict de la succession chronologique. A chaque année son aventure ¹⁷⁴. D'autre part, bien que son univers soit très vaste (le monde occidental tout entier), Bonaccorso évolue dans une société très restreinte, où chacun est situé avec précision par des « coordonnées » florentines, tel « Bartolomeo di Guido Baldi da Firenze » ¹⁷⁵, « Giorgio Bagnesi, che avea per moglie monna Caterina di Niccolò Malaghonelle, nostra sirocchia cugina » ¹⁷⁶, etc. La dame aimée elle-même est présentée de la façon

la plus bourgeoise et la plus marchande qui soit : elle est désignée en effet, par son nom, son prénom, les noms et prénoms de feu son mari et de son père : « una donna che ebbe nome monna Gjemma, moglie che fu di Jacopo di messer Rinieri Chavicciuli e figliuola di Giovanni Tedaldini » ¹⁷⁷. Pour « romanesques » qu'elles soient, les amours de Pitti ne sortent pas du cadre marchand. Notre homme trouve en Florence un point de référence constant. Sa vision est toute florentine : ne dit-il pas de Courtray qu'elle est semblable à Prato ¹⁷⁸ et de la révolte des Maillotins qu'elle est comparable à celle des *Ciampi* ¹⁷⁹ ? En toute occasion, Pitti est citoyen de la cité du florin et homme d'affaires. Il précise au sou près le montant de ses gains et de ses pertes au jeu ¹⁸⁰. Il a comme ses confrères le souci de la précision : lorsque ses comptes sont approximatifs, il l'avoue ¹⁸¹. Enfin, il ne manque pas de produire ses bilans, profits et pertes, actif et passif : « Je me trouvai avoir en actif dix mille francs d'or placés en laines, marchandises, chevaux, biens meubles et argent comptant, sans compter beaucoup d'argent prêté à plusieurs personnes, qui s'élevait à cinq mille francs environ » ¹⁸².

Par son vocabulaire, la *Cronica* demeure marchande. Sous la plume de Pitti revient sans cesse l'expression « il detto », qui est constante dans les *ricordanze*, dans les actes de baptême comme dans les testaments, dans tous les actes en somme qui sont composés par des marchands et pour eux ¹⁸³. Certains chroniqueurs et auteurs bourgeois reprennent cette tournure. Sacchetti lui-même ne la dédaigne pas, mais il l'emploie avec une extrême discrétion et seulement dans ses nouvelles marchandes. Ailleurs dans la *Cronica*, nous relevons plusieurs « farò ricordo », expression fondamentale des registres de *ricordi* ¹⁸⁴. Au hasard des pages, notons encore : « con nome di prestanza » ¹⁸⁵, « far contento » ¹⁸⁶, « con convengne e patti » ¹⁸⁷, etc.

Aussi bien les critiques qui ne voient en Pitti que le joueur et l'aventurier, ignorent-ils ou passent-ils sous silence les deux tiers de sa *Chronique*. La première partie de celle-ci est une généalogie des Pitti. En une longue liste, Bonaccorso énumère les noms de ses ancêtres, de ses parents et de ses descendants, précise leur date de naissance, de mariage et de décès, cite les noms de leurs parrains, de leurs maris ou de leurs épouses, rapporte le montant de leur dot ¹⁸⁸. Dès les premières lignes de son livre il se place de propos délibéré dans le cadre de la succession familiale et se présente comme le descendant de riches et bons marchands et de loyaux guelfes. Il écrit : « Io Bonaccorso di Neri di Bonaccorso di Maffeo di Bonsignore d'un altro Bonsignore de' Pitti... » ¹⁸⁹. Faisant le portrait de son père, il insiste sur ses qualités d'homme d'affaires, créateur d'une

puissante entreprise de tissage. « Neri di Bonaccorso notre père accumula une grande richesse dans la corporation de la laine, et l'on relève qu'il fit faire par an onze cents pièces de draps, dont il exportait la plus grande part dans les Pouilles, et dans le dit métier il fut très industriel. Il fit de telle sorte que chez nous entraient la laine française et qu'en sortait le drap fini, et sa dernière création ce fut le séchoir qui coûta trois mille cinq cents florins environ » ¹⁹⁰.

Les pages que Pitti consacre à ses aventures sont au nombre de soixante-trois sur un total de plus de deux cent cinquante. Elles concernent les années 1374-1396, soit vingt-deux années seulement d'une longue existence. La troisième partie de la *Chronique*, qui finit par des relevés d'actes commerciaux ¹⁹¹, contient surtout des copies de documents d'affaires, d'achats de terrains en particulier (on sait que le « retour à la terre » des hommes d'affaires médiévaux est l'un des signes de leur embourgeoisement ¹⁹²), et même le compte précis et par espèces des arbres fruitiers d'un verger ¹⁹³. En somme, Pitti est rentré sans peine dans le cadre de la vie commerciale et politique de Florence, dont il parcourt le *cursus honorum* : il est tour à tour prieur (1399, 1404), gonfalonier de justice (1417, 1422) et consul de l'Art de la Laine (1405, 1416, 1421).

On peut donner une date précise à l'« embourgeoisement » de Bonaccorso. Il commence le jour où notre homme décide de placer ses gains en achats de laines anglaises destinées au marché florentin ¹⁹⁴. Il se manifeste plus clairement lorsqu'il décide de se marier avec une Florentine de bonne famille, quelle qu'elle soit, pourvu qu'elle appartienne à l'oligarchie ¹⁹⁵. Il est accompli le jour où il prend congé du roi de France après avoir vendu tous ses biens d'outre-monts et décidé de renoncer au jeu : « 1396. Puis, une fois l'hiver venu, je décidai de ne plus revenir à Paris et de ne jamais plus jouer ¹⁹⁶ ».

Mieux encore : toutes les aventures de Pitti ont une origine marchande et familiale. Bonaccorso quitte Florence parce qu'il est resté orphelin de père, dans une famille sans chef ¹⁹⁷. Son départ pour la France, après ses démêlés politiques avec les *Ciampi* et les Arts Moyens, est dû à son besoin d'argent ¹⁹⁸. Pareillement, le jeu tel qu'il le pratique est une entreprise commerciale qui se développe dans le cadre de la compagnie. Car Pitti, à ses débuts, est l'associé de son compatriote Bernardo di Cino ¹⁹⁹. Lorsqu'il s'établit à son compte, il forme une société ²⁰⁰, dans laquelle il fait entrer son frère ²⁰¹ et un intendant ²⁰², et où il reçoit des fonds en dépôt ²⁰³. Davantage : lorsqu'il part pour la guerre à la suite des armées françaises, il se met en société avec deux Toscans ²⁰⁴. Semblablement, quand il compte participer à l'invasion de

l'Angleterre projetée par les Français, il s'associe encore avec des hommes d'affaires de son pays ²⁰⁵.

Aussi bien les préoccupations marchandes ne sont-elles jamais absentes de la *Cronica*. Pitti parle longuement d'une affaire de livres de comptes volés et brûlés par un parent jaloux ²⁰⁶. Il est d'autant plus indigné par une telle indécatesse qu'il s'en trouve gêné pour retracer avec précision la généalogie de sa famille ²⁰⁷. Ailleurs, il relève avec soin les documents commerciaux importants qui se trouvent dans des registres en mauvais état ou mal écrits ²⁰⁸.

« Io Bonaccorso di Neri farò qui apresso ricordo de l'andare per lo mondo ch'io ò fatto... » ²⁰⁹. L'expression que Pitti emploie au début de la *Chronique* montre que l'esprit marchand (*farò qui apresso ricordo*) et l'esprit d'aventure (*l'andare per lo mondo*), bien loin de se contredire, s'accordent parfaitement, comme se concilient le jeu et les affaires dans le pari à la grande aventure.

La langue des *Mémoires* de Pitti tient également à ces deux registres. Commentant un sonnet composé par Bonaccorso lorsqu'il fut fait chevalier par Robert de Bavière, Maria Sticco relève certains termes (« l'an corant », « lion d'or rampant », « re Rupert ») en quoi elle veut voir des traces linguistiques du cosmopolitisme de Pitti ²¹⁰. La *Cronica* contient bien d'autres gallicismes. « S'io avesse *buonamente* altrettanto perduto » ²¹¹, dit le duc de Brabant en s'adressant à Pitti. Et celui-ci dit lui-même : « Stato là circha d'uno mese per trattare la *renzione* di Gian di Brettagna... » ²¹². On relève ailleurs dans la *Cronica* des termes comme « *ritratta* » (retraite) ²¹³, « *intramessi* » (entremets) ²¹⁴, etc. Tous ces gallicismes sont sans doute passés dans la langue de Pitti à la suite de son long séjour outre-monts. L'un d'entre eux, cependant (« *borgiesi* »), se retrouve dans le *Livre de la Communauté des marchands lucquois de Bruges* ²¹⁵. Le langage cosmopolite de Pitti est donc commun à un grand nombre d'hommes d'affaires toscans établis à l'étranger, ou ayant voyagé hors de la Péninsule, ou même en correspondance avec la France ²¹⁶. On ne peut s'empêcher de penser au vieil Ugolotto degli Agli mis en scène par Sacchetti dans son *Trecentonovelle* ²¹⁷.

Il serait faux pourtant de nier l'originalité de l'expérience vécue par Bonaccorso et de refuser à celui-ci une égale originalité de caractère, qui se manifeste clairement dans le langage même de la *Chronique*. D'abord, Pitti donne au verbe une priorité absolue dans ses récits d'aventures. Il écrit par exemple : « L'anno seguente il detto Matteo diliberò d'andare in Prussia e ch'io andassi con lui, mandomi innanzi e imposemi ch'io l'aspettassi a Padova o a Vinegia che verrebbe a tro-

varmi da la mia partita a uno mese » ²¹⁸. Les exemples pourraient être multipliés. Citons encore cette phrase : « Partimi da lui e andai innanzi, e uscito ch'io fu' della sua brigata, mi volsi per altra via e tornai a' compagni ch'io avea lasciati e dissi loro quello ch'io avea incontrato. Diliberammo d'aspettare il dì e poi partimo » ²¹⁹. Encore un exemple, tiré d'une autre page de la *Cronica* : « Andarono a oste a Bruggia e presonla e chacciaronne il detto conte e rubarono e uccisono tutti i suoi ufficiali » ²²⁰. Notre écrivain emploie donc le verbe avec prédilection. Souvent il en place un en tête de phrase : « Andò a suo camino » ²²¹, « Videmi volontieri » ²²², « Cominciarono a giuchare » ²²³, etc. Le procédé est inhabituel chez les marchands écrivains. Mais la tournure est fréquente dans la prose narrative littéraire : dans le *Filostrato*, par exemple, et dans la poésie réaliste, dans les *Petrose* et la *Tenzzone* de Dante avec Forese Donati. Ainsi Pitti est fidèle — inconsciemment sans doute — à un procédé de la rhétorique médiévale. Encore, Bonaccorso emploie souvent les verbes par groupes de deux, trois ou quatre. Il n'est pas gêné par ces accumulations : « Allora mi rimissono in sul saccone e missommi tutte loro cioppe foderate adosso e tornarono a danzare » ²²⁴. Surtout, le verbe est le plus souvent employé à la voix active. Les passifs, rares, apparaissent lorsque Pitti veut montrer qu'il subit l'action, qu'il en a perdu — exceptionnellement — l'initiative. Ainsi lorsqu'il décrit son arrestation par les forces de police des Arts Moyens : « Fumo intorniati e voltoci le punte delle lancie » ²²⁵. Semblablement, lorsqu'il évoque son emprisonnement à Avignon sur ordre du pape : « Fumo presi e messi nella prigione del malischalco del papa, e stati otto dì, fumo esaminati » ²²⁶. De la même façon, les tournures impersonnelles sont peu fréquentes dans la *Cronica*. Parfois, cependant, Bonaccorso emploie « accade » ou « occorre ». Mais il n'en fait pas le même usage que les écrivains de son temps ²²⁷ : il emploie ces tournures lorsqu'il se trouve impliqué, malgré lui, dans une situation qu'il ne désire pas : « adivenne che l'ultima notte ch'io perde'... » ²²⁸, ou lorsqu'il fait allusion à un événement irréparable : « occorre che Giovanni nostro si morì di peste » ²²⁹, ou enfin lorsqu'il veut mettre en relief la solennité d'un événement, telle sa rencontre avec la dame aimée : « Adivenne che sendo ella a un munistero a la porta a Pinti... achadde ch'io ebbi destro di parlarle in segreto... » ²³⁰. On songe, tout respect gardé, à Dante évoquant dans la *Vita Nova* ses rencontres avec Béatrice ²³¹. De la même façon, les gérondifs sont d'un emploi restreint dans la *Chronique*, surtout si l'on songe à l'usage qu'en font, avec des intentions différentes, un Morelli et un Sacchetti. Ces gérondifs évoquent chez Pitti l'attente avant l'action et sont bientôt suivis d'un

verbe qui représente cette action : « Stando io a vedere, una giovane venne a me ²³² ». On fera la même remarque concernant les participes passés, qui sont employés pour marquer la succession des actions : « Fatta la pacie con papa Ghirigoro, a Firenze si mossono rumori di popolo ²³³ ». Ces emplois du gérondif et du participe passé sont typiques de la *prosa cronacistica*, dont nous reparlerons ²³⁴ ; mais ce qui distingue Pitti des autres chroniqueurs, c'est son goût déterminé et affirmé pour le verbe. A la voix active, notre homme emploie de préférence l'indicatif. Semblablement, il préfère l'infinitif aux propositions compliquées et aux mots abstraits ²³⁵. C'est là un premier aspect — essentiel — du langage de la *Cronica*. Pitti fuit l'emphase et la complexité. Il cultive la parataxe par un choix délibéré et conscient.

Alors que dans les *Mémoires* de Bonaccorso le verbe est mis en valeur, tous les autres termes sont comme mis à son service. Pitti les emploie seulement pour modifier ou compléter le sens d'un verbe qui — exceptionnellement — lui paraît insuffisant : « videmi volentieri » ²³⁶, « risposi ardito » ²³⁷, « con alegreza mi misi tra loro » ²³⁸, « il quale bere feci volentieri » ²³⁹, etc.

Concernant encore l'usage du verbe, nous relevons qu'il est le plus souvent à la première personne du singulier ou du pluriel. Bonaccorso éprouve la tentation constante de revenir à la première personne après avoir employé quelques troisièmes personnes du singulier ou du pluriel : « diliberò d'andare in Prussia e ch'io andassi con lui ²⁴⁰ ». Mieux encore, Pitti passe rapidement au « je » après une sorte d'ablatif absolu qui le gêne : « Noi ancora fermi nel pensiero nostro... sperando che la notte vegnente messer Lucha venisse... io montai a cavallo ²⁴¹ ». Enfin, notre marchand écrivain s'empresse de réemployer la première personne du singulier après plusieurs troisièmes personnes du pluriel : « Presono i Ciompi la Signoria e feciono loro gonfaloniere uno Michele di Lando, il quale..., io armato sotto il gonfalone del Nicchio... ²⁴² ».

En somme, la *Cronica* est écrite à la première personne du singulier. C'est une autobiographie. Aucun livre de *ricordanze* marchandes ne mérite moins le titre de chronique que celui-ci ²⁴³.

Nous arrivons ainsi à une première conclusion, toute provisoire, selon laquelle le style de la *Cronica* serait pauvre de procédés et de moyens : du niveau de la *prosa puntuale* telle qu'elle apparaît dans les livres de raison.

« Wort und Werk ²⁴⁴ ». L'apparente simplicité des moyens employés par Pitti correspond aux deux sentiments essentiels qui animent son existence et son récit : action et égocentrisme.

D'abord, Bonaccorso vit dans l'action et par elle. Seul le verbe est en mesure de rendre compte de cette activité inlassable et infinie. D'ailleurs, notre homme n'emploie presque que des verbes de mouvement dans le récit de ses aventures politiques durant le règne des Arts Moyens : « Andai a Padova e a Vicenza e a Verona per vedere, e poi tornai a Padova e di là andai a Vinegia ²⁴⁵ ». Ou encore : « Menagli a Sorbigliano per vie traverse ; e arivamo presso a Mezzola, dove da messer Zanobi fumo ricevuti a desinare. Condussili a salvamento in su quello di Siena e poi gli lasciai e tornai a Pisa ²⁴⁶ ». Les verbes de mouvement triomphent également en bien d'autres passages de la *Chronique* : « E del mese di magio nel 1385 tornai a Firenze, e poi del mese d'ottobre tornai a Parigi e menai con meco Berto de la Fonte, e poi l'anno 1386 tornai a Firenze del mese di magio, e poi di settembre ritornai a Parigi e trovai che lo re di Francia era andato in Fiandra con grande sforzo... ²⁴⁵ ». Le meilleur exemple que l'on puisse citer n'est-il pas le suivant : « Disse mi : — vattene. Andomene a casa... ²⁴⁷ » ? Le récit de Pitti est essentiellement fait de voyages, de déplacements. Le mouvement est sa manière de vivre ; il en a parfaitement conscience. N'écrit-il pas : « Farò qui apresso ricordo de l'andare ch'io ò fatto per lo mondo... ²⁴⁸ » ? A la fin de sa vie, revivant mélancoliquement par la pensée ses aventures de jeunesse, il retrace les itinéraires qu'il suivit : « Qui apresso farò ricordo di tutti i viaggi e luoghi ch'io sono stato de' quali mi ricordo... Andamone a Castiglione, Cortona, Città di Castello, a Borgo San Sepolcro, a Rimino, a Bologna, a Modena, a Reggio, a Parma, Vercielli, Chivasse, Turino, Avigliana, Susa, e passai il Mongienovo, a Briganzzone, Embrumo, a Ghabbo, a Sisterone, a Vignone, a Terrascona, e tornai a Vignone... » ²⁴⁹. Il y a dans la *Cronica* vingt et une pages sur ce ton, où sont cités par le menu les noms des villes et des villages traversés à une seule occasion. Pitti a conscience de ce qu'il est tout entier dans ces itinéraires, de ce que ceux-ci sont la meilleure évocation de sa vie. L'essentiel fut pour lui d'aller plus vite que les autres, d'arriver avant eux, fussent-ils partis avant lui ²⁵⁰. A plusieurs reprises il se vante d'avoir battu des « records de vitesse » : « Partimi da Adilbergh a dì xvi di luglio, e giunsi a Padova in xii dì, che sono più di miglia v ciento e grande ammirazione n'ebbe il Signore, che così presto io fossi potuto venire ; e nollo arebbe creduto, se non fosse per una lettera gli portai de l'imperadore » ²⁵¹. Encore, Bonaccorso précise soigneusement quels furent ses moyens de transport : cheval, bateau, voiture. Aussi bien les chevaux tiennent-ils dans son récit une très grande place : soit qu'il en fasse commerce ²⁵², soit qu'il les crève sous lui pour aller plus vite ²⁵³,

soit encore qu'il en fasse étalage comme d'un signe de sa réussite financière ^{253 bis}.

D'avantage, homme d'action rapide, Pitti fait de la rapidité dans l'action la recette de la réussite. Il reproche à plusieurs reprises à ses compatriotes d'être trop lents dans leurs décisions ²⁵⁴. Il estime que la descente en Italie du comte d'Armagnac n'atteignit pas son but à cause des attermolements des Français et il leur en fait reproche : « E noi ci tenemo malcontenti di lui per le loro lunghezze, per le quali lunghezze portamo gran pericoli e grandissime spese e danni con poco honore » ²⁵⁵. En amour même, Bonaccorso juge que la promptitude est le meilleur des atouts. Aussi est-il tout à fait à son affaire lorsque sa dame pour se débarrasser de sa présence importune l'« expédie » à Rome. Durant sa rapide et périlleuse chevauchée, il ne songe plus à sa passion dans le vent de la course et de l'action. Repoussé, il oublie son chagrin dans une autre aventure. Est-il porté vers sa dame par une réelle passion ? Non, il est, selon ses dires mêmes, passionnément désireux de la voir et de l'entendre (encore des verbes !) : « innamorato di vedere e d'udire una donna... » ²⁵⁶.

Chargé de représenter les gestes et les actes, le verbe se voit chargé de traduire encore les états psychologiques et physiologiques. « Essi mi tirarono per quella sala per ispazio d'una ora... se non che per istrachezza chaddi » ²⁵⁷. Car l'action remplace la parole : « La risposta fu ch'egli mi diede d'una spada di punta nel petto » ²⁵⁸, « Vieni a danzare, Lombardo... Seghuitala » ²⁵⁹.

En somme, Pitti est tout entier dans l'action, dans le geste : coup d'épée pour répliquer à une menace : « io fui presto e feri' lui d'uno spiedo per lo petto e passagli il coietto... » ²⁶⁰, épée dégainée pour défendre son honneur : « Tirami indietro e dissi : io non sono huomo ch'io mi lasci battere quando ò la mia arme ; e missi la mano in su uno stocco ch'io avea a lato » ²⁶¹, calomniateur secoué par le collet et finalement assommé et laissé pour mort sur place : « gli misi la mano al petto, e scotendolo con dire : che ò io a fare con teco » ²⁶².

Soucieux d'action, Bonaccorso ne se paie pas de mots. La plupart de ses phrases sont brèves. Notre homme dit ce qu'il a à dire, sans périphrases, au contraire d'un Morelli, qui, de son propre aveu, ne dédaigne pas les circonlocutions pour cacher ce qu'il a derrière la tête. A tout un chacun Pitti dit clairement son fait. Rendant compte des décis ons prises par ses amis ou par lui-même, il ne se soucie point d'en exposer les motifs : « diliberò d'andare in Prussia e ch'io andassi con lui » ²⁶³ ; « diliberamo, Bernardo di Cino ed io andarcene in Francia » ²⁶⁴. Il n'y a pas de considérations dans les *Mémoires* de Pitti :

c'est le fait qui compte, il ne s'attarde pas sur l'exposé des motifs. Aussi, lorsque le discours s'allonge ou s'enlise dans les formes de politesse, l'écrivain le tronque brutalement par un *etc.* Le procédé est repris de la *ricordanza* et du langage des notaires. Mais Morelli, soucieux de l'élégance de sa prose, ne s'en sert presque pas et Mazzei, nous le verrons, pas davantage²⁶⁵. Donc, lorsque Pitti emploie délibérément cette locution, c'est qu'il refuse la « littérature ». Notre homme écrit par exemple : « ella non pensava ch'io fossi sì folle, etc. »²⁶⁶ ; « fa una lettera a Bonacorso, come io lo ritengho per speziale servitore de la mia persona, etc. »²⁶⁷. On pourrait multiplier les exemples. Nous nous contenterons de dire que, relatant une visite qu'il rendit à l'empereur Robert de Bavière, Pitti accumule huit *etc* en trois pages. Car il a les mots inutiles en horreur : « fumo dinnanzi da lui e dissi : — Sagra etc... ». Et plus loin : « gli dissi : — Sagra etc..., e' non pare che voi siate avisato... »²⁶⁸.

En homme d'action, Pitti utilise volontiers le discours direct, rare d'ordinaire dans les chroniques de la fin du Trecento. Morelli ne s'en sert, par exemple, que lorsque ses sentiments sont trop pressants, trop urgents. Le discours direct présente aux yeux de Pitti cet avantage essentiel d'éviter la complication et la lenteur des propositions relatives. Il est, en outre, action, et mise en scène directe des protagonistes. Notre écrivain l'emploie même pour ne citer que quelques paroles : « — O tu morrai, o tu ghuarirai »²⁶⁹. Les cris eux-mêmes sont rapportés directement : « diciendo : — muoia, muoia »²⁷⁰. Mieux encore, Bonacorso tend toujours à rapporter les propos de ses personnages, sans reculer devant une ellipse : « Lasciò a Michele xii ducati, i quali mi desse s'io compassi, per tornarmene a Firenze, e che quello spendesse per mia malattia, gli renderebbe a la tornata »²⁷¹.

Le discours direct plaît encore à Pitti, parce qu'il lui permet de se mettre en valeur directement ou par personne interposée. Ainsi, certains propos du duc de Brabant mettent en relief son sang-froid de joueur aguerri : « Disse : — io lo credo bene, e s'io avessi buonamente altrettanto perduto, io non potrei né saprei fare buona ciera come tu fai »²⁷². Adroite modestie ! Encore, grâce au discours direct, Pitti se met lui-même en scène et se donne le beau rôle. Sa conversation avec l'esecutore des Arts Moyens, par exemple, lui fournit l'occasion de représenter en acte sa présence d'esprit, pour ne pas dire son sens de l'humour, dans une situation difficile : « Anche ci sono venuto volentieri, perch'io sapea che voi eravate a Santa Maria in Pianeta... io ne sono molto contento... non vi curate di mio disagio, ch'io torno molto volentieri »²⁷³. Bonaccorso se plaît à mettre en relief son art du double jeu. Mais il

n'est pas toujours aussi discret : souvent il se fait expressément des compliments. « Risposi con ardire, risposi ardito »²⁷⁴, répète-t-il à l'occasion de sa rencontre avec l'*esecutore*, et, relatant son entretien avec sa dame : « io ebbi il destro di parlarle da parte pure in presenzia di molte »²⁷⁵.

L'égocentrisme de Pitti explique l'emploi fréquent de la première personne du singulier. La première et la deuxième partie de la *Cronica* commencent l'une et l'autre par un sonore « io Bonaccorso »²⁷⁶. Lorsque notre homme doit employer la troisième personne, c'est-à-dire parler des autres, son expression s'embrouille et son débit se ralentit²⁷⁷, parce qu'il évoque un passé réellement mort en ce sens qu'il n'y participe pas. En somme, il n'y a pour lui d'événements historiques que s'il y fut présent. Relatant les faits et gestes des autres, il passe, tantôt insensiblement tantôt brutalement, de la troisième personne du pluriel à la première et enfin au *je*. Dès que Bonaccorso emploie la première personne du singulier, son élocution devient plus aisée, plus rapide, plus concise : « Misono il capo dentro, entrarono..., mi missono la pilliccia... tirarommi... mi tirarono... mi rimissono in sul saccone. Io termenai e sudai forte »²⁷⁸. Le changement de ton est plus sensible encore dans cet épisode où Pitti, sortant de maladie, sans un denier, se rend chez Guido Baldi, un compatriote de Bude, emprunte de l'argent, joue et gagne. Les autres (son hôte, ses compagnons de jeu) ont quelques temps l'avantage, puis, dès que Pitti se met à gagner, le *je* reprend le dessus : « Cominciarono a giuchare e io con loro e infine per quello dì io ne portai a chasa fior. xx o'oro di vincita. L'altro dì ritornai e vinsi circha a fior. xl d'oro, e così seghuitò ogni dì bene xv dì, che io mi ritrovai avere vinto co' detti 55 soldini fior. mille cc o circha »²⁷⁹.

Parfois, Pitti passe de la première personne à l'impératif pour interpellé le lecteur. C'est qu'il veut attirer son attention sur quelque événement qui lui arriva à lui. Ainsi dans le récit de sa rencontre avec l'*esecutore* : « e nota ch'io non ebi paura »²⁸⁰. Dans d'autres passages de la *Chronique*, les notations personnelles passent du physiologique au psychologique. Intéressé par son moi, Bonaccorso esquisse des analyses intéressantes dans leur brièveté : d'un évanouissement à la suite d'une chute²⁸¹, d'un engourdissement passager après avoir été frappé par la foudre²⁸², et encore — le propos est d'intérêt mercantile — d'une situation financière difficile après un exode devant la peste²⁸³.

Le témoignage le plus évident de l'égocentrisme de Pitti est son souci de l'apparence, qui s'affirme d'un bout à l'autre de ses *Mémoires*. La préoccupation d'avoir belle allure ressortit en partie à des nécessités de métier, mais elle tient aussi à un penchant typique du personnage,

qui s'exprime dans le goût des beaux vêtements, des beaux chevaux, des nombreux domestiques et des demeures luxueuses ; toutes choses que ne recommandent guère les marchands moralistes, préoccupés qu'ils sont de dissimuler leur richesse ²⁸⁴. Bonaccorso aime jouer les chevaliers, porter la cuirasse et l'épée : « subito comperai cinque buoni cavalli e assai armadura » ²⁸⁵. Podestat dans le *contado*, notre homme soutient contre le pouvoir central les franchises des habitants, non pas par souci de leur *libertas*, mais parce qu'il a plaisir à se distinguer, à faire parler de lui. Cependant il cède toujours devant les pressions de la Seigneurie, après avoir suffisamment résisté pour se donner le beau rôle, sans nul profit pour ses administrés ²⁸⁶. Dans ce sens vont encore ses satisfactions « d'épiderme », lorsque les grands lui accordent des récompenses qui le distinguent. Ainsi du duc de Brabant qui, après lui avoir fait les compliments que l'on sait, lui remet une lettre de recommandation ²⁸⁷, ou encore de Robert de Bavière, prince impécunieux, dont il est le seul à ne pas reconnaître la misère et l'avarice, ébloui qu'il est par le brevet de chevalier qu'il vient d'en recevoir. La vanité étouffe chez lui le sens critique, ce sens critique dont ses confrères marchands — Morelli compris — ne se sont pas départis un instant en cette circonstance ²⁸⁸.

Ainsi l'apparente simplicité des moyens mis en œuvre par Pitti correspond à une éthique particulière et originale. Le protagoniste de la *Chronique*, c'est Bonaccorso lui-même. Les autres personnages ne sont que des comparses. De lui seul Pitti se fait un monde.

Aussi bien ce monde est-il à la mesure de l'homme d'action qu'est notre marchand : consistant, pour ne pas dire compact. Tout y est localisé avec la plus grande précision dans le temps et dans l'espace. Le cadre des aventures relatées dans les *Mémoires* n'a rien de fabuleux, il est très réel.

Dans le temps tout d'abord. Années, mois et jours sont soigneusement précisés, tant sur le plan de la durée que sur celui de la date. Pitti pousse jusqu'aux heures : « In su l'ora della nona arrivarono parecchi cittadini » ²⁸⁹ ; jusqu'aux instants : « poco istante Matteo del Riccio asciò l'altro Matteo » ²⁹⁰. *Allora* et *infine* reviennent sans cesse sous sa plume : « infine per quello dì ne riportai a chasa... » ²⁹¹ « allotta disse... » ²⁹².

Les moments de l'action ne se suivent pas en une progression lente et continue, mais succèdent les uns aux autres avec de brusques changements. Il y a, peut-on dire, des sautes de temps, comme de plans se superposant l'un l'autre. Car le temps de la *Chronique* est le

temps de l'action. Pitti ne rend pas compte des « temps morts » qui séparent deux actes. « Io fu' presto / e ferì lui d'uno spiedo per lo petto / e passagli il coietto / e chadde morto » ²⁹³. Les conjonctions — fréquentes dans la *Cronica* — mettent sur le même plan les actions qui se suivent, distinctes les unes des autres. Ailleurs, l'impression est plus frappante encore. Racontant la victoire du roi de France sur les Maillotins révoltés, Pitti expose les mesures de répression prises par les autorités et conclut : « Fatto ciò, del mese di gienajo 1382, subito si posò la terra, e cominciarono a fare gran feste di giostre, di danze e di giuoco » ²⁹⁴.

Si l'on veut bien revenir à l'expression du temps, on remarquera que certaines dates et certaines expressions de la durée sont très vagues. Ainsi des heures : « mi riposai forse una ora » ²⁹⁵ ; des jours : « sendo noi stati a Lucha alchuni dì » ²⁹⁶ et même des mois : « in circha sei mesi » ²⁹⁷. Ces indications vagues correspondent à des périodes d'inaction, à des temps morts, comme nous les avons appelés plus haut : repos, attente, perte de temps. L'action féconde le temps et le conditionne. Action personnelle, bien sûr. La révolte des *Ciampi* n'est rappelée qu'en fonction de la part que Pitti y prit, de même que les menées des oligarques contre les Arts Moyens triomphants. Et qu'est-ce qui intéresse notre aventurier dans la répression de la révolte des Maillotins, sinon que les fêtes et le jeu vont reprendre dans la ville apaisée ? Mieux : 1377 ne dure que le temps d'une aventure amoureuse.

Le temps de la *Cronica* est donc exactement ajusté à l'aune de notre écrivain. Semblablement, l'espace où il vit est toujours concrètement représenté. Ainsi se justifie la précision des itinéraires ²⁹⁸, des distances, des identités des hommes rencontrés en chemin ²⁹⁹, des compagnons de route ³⁰⁰ ou des hôtes ³⁰¹.

Enfin, tout est logique dans cet univers concret. Dans le monde des aventures de Pitti ne manquent jamais les relations de cause à effet. « Il perché », « perché », « però che » sont des expressions qui, tirées de l'*habitus* des *ricordanze*, foisonnent dans la *Cronica*. « Il perché » vient d'ordinaire en tête de phrase (« il perché mandarono il difensore » ³⁰²), cependant que « perché » et « però che » sont au commencement ou à l'articulation principale de la phrase (« e perché io era molto entrato... » ³⁰³ ; « però che tutte le strade erano ghuardate » ³⁰⁴). La locution « in effetto », rare dans les livres de raison, est fréquente dans les *Mémoires* de Bonaccorso. Cette expression met en évidence le passage de la conception à l'action, du potentiel à la réalisation. Repor-tions-nous, pour en comprendre la signification exacte, à quelques passages de la *Chronique* : « messere Piero gl'aveva detto che

sapea dove noi eravamo e che l'efetto era ch'egli volea che noi fossimo presi »³⁰⁵ ; « se pure egli seghuitasse di dire cose che tocchasse al mio honore..., io gli dimostrerei con efetto che mi dispiacesse »³⁰⁶. Donc, dans l'univers de la *Chronique* tout geste a son poids de conséquences.

Si les moyens rhétoriques mis en œuvre par Pitti sont en nombre réduit, ils suffisent pour rendre compte de sa vision de l'univers. On en conclura que sa conception du monde est rudimentaire. Mais on ne pourra affirmer, comme on le fait souvent, que Bonaccorso est un écrivain élémentaire et que ses *Mémoires* ont un intérêt seulement documentaire³⁰⁷.

L'analyse de quelques tournures permettra de montrer combien ce jugement est sommaire. D'abord, au milieu du *sermo cotidianus* apparaissent çà et là, comme chez Giovanni di Pagolo, des expressions réalistes, qui révèlent la force d'un sentiment éprouvé par l'écrivain : « io gli dissi quello medesimo e senza palpare »³⁰⁸ ; « avendo il detto Michele Barucci continovo agli orecchi a pregharmi »³⁰⁹. Dans le premier cas, Pitti veut montrer son sang-froid en face de ses ennemis politiques, dans le deuxième, il évoque l'insistance de son hôte à lui faire quitter le jeu. Ailleurs, Pitti, négligeant d'économiser les moyens, comme il le fait d'ordinaire, accumule les compléments circonstanciels afin de mettre en relief l'effronterie d'un de ses ennemis : « A la scoperta, con disoneste parole parlava a viso a viso, a cerchio, a logia, e su per le piazze a la 'ncontra di tutti... »³¹⁰.

Jugeant l'attitude du calomniateur, Bonaccorso parle encore d'« isfrenata baldanza »³¹¹. L'adjectif, révélateur des sentiments intérieurs, est toujours utilisé à bon escient. En règle générale, il est rarement employé dans la *Chronique*, parce qu'il ralentit les récits de faits et gestes et qu'il allonge inutilement le propos. L'adjectif n'a pas de place dans un récit d'aventures. Pitti, à la différence de Morelli, lui confie rarement une fonction rhétorique³¹². Il l'emploie cependant pour évoquer ses maux et ses peines : « io era forte malato di febre e di due anghuinaie grosse »³¹³ ; « feci grande stento »³¹⁴. Il s'en sert à l'appui de ses haines. C'est à des adjectifs qu'il confie l'expression de son hostilité envers un intendant infidèle, qu'il appelle « lo 'ngrato massaio »³¹⁵, envers une faction adverse (« la mala congiura »³¹⁶) et un mauvais payeur (« la maladetta prestanza »³¹⁷). Ailleurs, l'adjectif exprime l'admiration constante que l'écrivain éprouve pour le monde des cours étrangères (« gran feste di giostre, di danze e di giuoco »³¹⁸). Dans tous les cas, ce sont toujours les mêmes adjectifs

qui reviennent sous la plume de Pitti : il n'a pas l'imagination poétique.

Cependant, les aventures auxquelles Pitti participa et qu'il se remémore intensément suscitent des anecdotes brèves mais pleines de pittoresque. Ainsi de sa maladie lors de son séjour à Bude ³¹⁹. Procédant par touches successives, qui prennent valeur dans leur accumulation, Bonaccorso exprime bien l'état de désolation d'une maison tenue par des marchands célibataires établis à l'étranger et plus soucieux de profit que de confort : « in quella casa non era femina, solo uno fante v'era che cociea e servia il detto Michele ». Pareillement, notre écrivain évoque l'état d'abandon dans lequel on le laisse : sans la moindre visite de médecin (« mai medico non mi vicitò »), sur une pailleasse (« uno saccone di paglia »), sans draps (« una bandinella di panni in iscambio di lenzuola »), sans couvertures (« con adosso una carpita »), sans autre protection contre le froid que sa propre fourrure qu'il qualifie de « unta ». Il dépeint d'une manière vivante l'arrivée pittoresque et bruyante des marchands allemands. Ils font irruption dans sa chambre, attirés par la curiosité (« missono il capo dentro »), revêtus de leurs costumes bizarres (« cioppe foderate »), avec leurs typiques instruments de musique (« pifferi ») ; ils le contraignent à danser malgré sa faiblesse (« a forza mi missono », « tirarommi », « mi tirarono », « non mi voleano lasciare ») ; lui présentent un dilemme, qui plaît peut-être à son esprit d'homme d'action et qui, en tout cas, le fait sourire de pitié pour la rudesse de ces « sauvages » (« o tu guarirai o tu morrai » ³²⁰). Il s'évanouit. On le remporte sur son lit. Mais son état s'améliore bientôt : il revient à la vie et à ses joies (« il quale bere feci volentieri ») et reprend ses activités professionnelles (« io mi riposai forse una ora e poi andai fuori »).

Une autre anecdote concernant le séjour outre-monts fournit à Pitti l'occasion de faire revivre l'atmosphère de courtoisie d'une cour étrangère et de mettre en relief le rôle qu'il y tient grâce à ses talents de joueur mondain ³²¹. Ayant perdu tout ce qu'il possède, il reste de glace et ne songe qu'à se divertir (« stando a vedere lietamente »). Voici que vient à lui une jeune noble très belle (« bellissima »), non mariée (« d'età di xiii anni ma non maritata »), de haute naissance (« figliuola d'uno gran barone »), qui l'invite à danser (« vieni a danzare », « mi prese per la mano ») et le réconforte. La scène est de courtoisie et d'élégance, même si la jeune noble a pour Pitti — sans qu'il s'en aperçoive peut-être — la familiarité et la condescendance d'une supérieure à l'égard d'un inférieur. Bonaccorso laisse croire à un début d'intrigue amoureuse et met encore une fois en valeur sa séduction

et son sang-froid. Rien n'est dit expressément, mais tout est suggéré en quelques mots simples, du langage courant, qui n'en évoquent pas moins une scène très vivante, grâce à l'emploi judicieux de quelques verbes et adjectifs.

Peut-être aurons-nous contribué par notre étude à réhabiliter Pitti comme écrivain, en montrant que sa *Chronique* est quelque chose de plus qu'un document. Cependant nous ne songeons pas à faire de Bonaccorso un grand artiste. Les récits de ses aventures à quoi nous avons le plus souvent fait allusion, fournissent les meilleures pages de la *Cronica*. Ailleurs, l'expression est souvent molle et embarrassée. Car Pitti ne s'anime que lorsqu'il parle de lui-même. Mais cet égocentrisme suscite et limite tout à la fois l'intérêt et la portée de son récit, de même que le goût exclusif de l'action, moteur des *Mémoires*, en réduit la valeur psychologique. Enfin, la relative pauvreté des ressources stylistiques mises en œuvre freine l'élan littéraire. Au demeurant, si Pitti atteint à la littérature grâce à ses aventures, il en demeure trop tributaire ; et, de la sorte, il ne sait pas prendre la distance qui pourrait faire de lui un grand écrivain.